

LITURGIE ET SACREMENT

Vers une nouvelle étape de la réforme liturgique

ON a coutume de dire que les temps post-conciliaires sont ceux de la déception. C'est d'ailleurs une manière de rendre hommage à un concile : on en espérait beaucoup, beaucoup plus que ce que l'on a sous les yeux. La réaction est particulièrement fréquente en ce qui concerne la liturgie. On attendait de « grandes réformes », un changement d'esprit, un souffle évangélique..., et l'on n'a vu que des « réformettes », comme disent les uns ; ou encore, on « amuse » les chrétiens, on occupe les prêtres, comme disent les autres. Et pendant ce temps, le monde va à la dérive ; le christianisme semble n'avoir plus de Parole pour lui.

Nous acceptons volontiers de partir de cette caricature, car nous la croyons stimulante. Après tout, il est sans doute vrai que la réforme générale de l'Eglise, voulue par le Concile, n'a pas beaucoup mordu sur le comportement global des chrétiens, en particulier sur le sens de la responsabilité missionnaire.

Mais il convient d'y regarder de plus près. La résistance farouche de certains milieux chrétiens à la réforme liturgique (la réforme qui reste encore aujourd'hui la plus visible, la plus tangible) ne devrait-elle pas nous alerter et nous interroger ? Autrement dit, dans cette réforme dite superficielle, n'est-ce pas beaucoup plus que la liturgie qui est en question ? N'est-ce pas le christianisme dans sa manière de s'exprimer ? N'est-ce pas un certain rapport de l'Eglise avec le monde ?

Bref, il n'est donc pas si sûr que la réforme liturgique soit une réforme secondaire, parce qu'elle serait tout simplement *interne* à l'Eglise. Elle révèle peut-être des questions et des changements plus profonds : le sens de la liturgie par

rapport au sacrement, le sens du sacrement par rapport à la vie humaine et à la mission évangélique, la nécessité de coordinations pastorales nouvelles... C'est sur ces différents points que le présent article voudrait attirer brièvement l'attention.

I. UN DIAGNOSTIC : LES QUESTIONS POSÉES PAR LA VIE SACRAMENTELLE

Les difficultés éprouvées en matière de réforme liturgique et les déceptions ressenties quant à son efficacité dans la vie chrétienne doivent avoir des causes multiples. Parmi celles-ci, nous proposons la suivante (comme hypothèse de recherche) : *les difficultés ne sont peut-être pas venues de la liturgie* — car celle-ci est toujours capable de s'adapter —, *mais plutôt du sacrement lui-même*. La crise actuelle serait alors une crise du sacramentalisme, beaucoup plus qu'une crise liturgique. Ne sommes-nous pas en train de vivre un certain glissement ? Un glissement qui va du liturgique au sacramentel. Quel est le sens des sacrements et du sacrement dans la vie des hommes de ce temps ? Telle est la question à laquelle nous sommes conduits par le développement logique de la réforme. Nous voudrions diagnostiquer cette crise, en notant rapidement (trop rapidement) quelques points essentiels, qui donnent à réfléchir.

L'explosion de la subjectivité.

Quand le Concile Vatican II a lancé — ou plutôt relancé — l'idée de *participation active* des chrétiens dans la vie liturgique, il ne savait pas encore, car il ne pouvait pas les deviner, les remous qu'une telle idée produirait. Il faut, disait-on, que les chrétiens soient pleinement participants aux sacrements qu'ils célèbrent, et cela d'une manière *active* et *intelligente*. C'était donc ouvrir la voie à *la conscience*, qui jusqu'ici se taisait dans le domaine sacramentel (sauf pour le ministre) et qui trouvait nécessairement des com-

pensations ailleurs. Plus les réformes se voulaient capables de satisfaire cette conscience participante, plus elles risquaient de la décevoir. On a eu l'impression d'une course où la liturgie poursuivait sans jamais l'atteindre le satisfecit d'une conscience de foi toujours plus exigeante. Cette reconnaissance des droits de la conscience dans le don du sacrement va poser des problèmes de plus en plus redoutables (citons seulement les questions que les chrétiens voient surgir aujourd'hui à propos du baptême des petits enfants). Il faudrait ajouter encore qu'une telle évolution coïncide avec une certaine destructuration des modèles de la société et des cadres socio-culturels, ce qui ne favorise pas la stabilité et l'efficacité des réformes liturgiques, au niveau de leur formulation officielle. Nous nous empressons d'ajouter qu'à notre avis ces questions nouvelles, bien que déjà anciennes pour beaucoup, ne sont pas forcément dangereuses pour la foi; nous les croyons au contraire bienfaisantes. Mais elles demandent à être entendues et situées dans un ensemble. Ce n'est pas en les étouffant ou en faisant appel à d'autres exigences généreuses qu'on les résoudra.

Une incompréhension de l'efficacité sacramentelle.

Quand on parle de *cause*, à propos des sacrements, l'homme moderne a tendance à traduire ce vocabulaire de la cause dans son langage scientifique. Il comprend que les sacrements ont des effets constatables, de type expérimental. Or, précisément, dans le sacrement, il ne se passe rien de constatable à ce niveau-là, comme si l'objet sacramentel produisait des effets. Dès lors, on se trouve souvent devant un dialogue de sourds, plus ou moins consenti; ce qui pourrait conduire à un fidéisme dérisoire, quand ce n'est pas tout simplement une désaffection des sacrements eux-mêmes. On reconnaîtra qu'une opération de « décodage » s'impose dans le maniement du langage sacramentel. Le Concile de Trente, lorsqu'il formulait sa doctrine sacramentelle, n'était pas entendu par des oreilles scientifiques. Mais qu'en est-il aujourd'hui? Plus profondément, d'ailleurs, nous nous trouvons devant une question beaucoup plus vaste que celle du langage. C'est toute *l'objectivité du sacrement* qui est remise en cause, ou encore tout son « appareillage » socio-culturel. Nous sommes appelés à une véritable *redéfi-*

nition de cette objectivité sacramentelle. Nous la croyons d'autant plus importante qu'elle est indissociable des droits de la subjectivité, dont nous parlions plus haut. Les deux points de vue doivent être tenus ensemble, si nous voulons que les sacrements demeurent des actes d'une Eglise et d'une Eglise nécessairement institutionnelle.

En corollaire de ce problème de l'objectivité du sacrement — mais nous soulevons là un immense problème —, il faudrait évoquer la redécouverte du *symbolisme* sacramentel. Il n'est pas impossible que le monde moderne soit sensible au symbole. Malheureusement, la malchance nous guette ici encore : la traduction de nos textes liturgiques, la mise à nu des gestes et des paroles, les transcriptions de l'expression musicale ont dévoilé *un symbolisme ancien*, voire archaïque, qui — sauf exceptions toujours valables — ne parvient pas à toucher le cœur de l'homme contemporain. Nous tenions cependant à faire cette allusion au symbolisme, car c'est peut-être une des clefs du renouveau du visage de l'Eglise en notre temps.

L'importance accordée à la dimension sacramentelle de toute la vie chrétienne.

Grâce à l'effort théologique contemporain, à la suite du Concile et d'un ressourcement à la Tradition, on insiste volontiers aujourd'hui sur la signification baptismale, pénitentielle, eucharistique de toute la vie chrétienne. Dès lors, des questions se posent : puisqu'on est baptisé dans toute son existence au cœur du monde, à quoi bon le baptême ? Puisqu'on s'aime, à quoi bon le mariage ? Puisque le Christ est déjà présent par son Esprit dans les événements du monde et les engagements des hommes, à quoi bon l'eucharistie ? Bien entendu, la réponse à cet « à quoi bon » serait facile ; elle renforcerait plutôt la nécessité des sacrements. Il n'en reste pas moins que s'instaure *une critique* assez sévère *de l'acte sacramentel*, ou plus exactement de sa « ponctualité » dans le temps. On réagit non seulement contre l'isolement des sacrements, mais aussi inévitablement contre leur fréquence (lorsqu'il s'agit de sacrements réitérables), et l'on porte son attention sur la valeur évangélique de tout le reste de la vie.

Nous pensons que c'est là un progrès pour la vie ecclé-

siale et pour le dynamisme apostolique. Certains cependant prennent peur devant la raréfaction de la pratique sacramentelle qui peut en résulter. La critique qui s'instaure subtilement dans les consciences est non seulement quantitative (pourquoi se confesser si souvent ?), mais qualitative (pourquoi me confesser, si je me reconnais pécheur et pécheur déjà pardonné ?). Il faudra donc s'interroger sur la nécessaire dialectique à maintenir entre les actes sacramentels et la dimension sacramentelle de toute l'existence. Nous croyons que ces questions pratiques ne sont pas sans rapport avec d'autres questions beaucoup plus fondamentales : Quelle est la signification d'une Eglise visible au cœur d'un salut universel ? Quel est l'impact de l'événement historique de Jésus Christ sur le déroulement de la vie du monde ?

La mise en question du ministère sacerdotal.

Il est clair que toutes les questions et tous les remous autour du sacerdoce du prêtre, depuis cinq ans, ne sont pas le fait de son rôle liturgique. Cependant, là aussi, un certain glissement s'est produit. Le ministre ne peut plus se contenter de faire des actes valides. Avec la langue latine, la validité pouvait suffire, pourvu que le ministre ait l'intention de faire ce que fait l'Eglise. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Avec la langue vivante, il est difficile — Dieu merci ! — d'accepter qu'un prêtre « dise mal la messe ». Les thèses du Concile de Trente sur la valeur d'un ministre qui aurait perdu la charité et même la foi ne sont certes pas sans valeur pour nous, mais elles paraissent bien pâles au regard de l'exigence de témoignage et de foi que l'on réclame du célébrant. On irait même jusqu'à penser aujourd'hui que la présidence d'une célébration relève d'un certain charisme. Mais le ministère du prêtre a été pensé, pendant des siècles, comme un ministère global — certains disent « un ministère à tout faire » ; et du même coup, la reconnaissance des charismes pour une ordination ne pouvait pas faire intervenir des critères diversifiés.

Quoi qu'il en soit de la fonction de « célébrant », il s'agit en fait d'une question beaucoup plus sérieuse. On s'interroge aujourd'hui sur *la responsabilité des chrétiens eux-mêmes* dans la célébration sacramentelle. Le cas du

mariage est un des plus connus, à cet égard. Sans tomber dans l'horizontalisme, toujours redouté comme un spectre, on peut se demander quel est *le pouvoir* de l'Eglise sur les sacrements et, par voie de conséquence, redéfinir la spécificité exacte du ministère dans la célébration sacramentelle. La crise du ministère et la crise du sacrement ont partie liée. Que penser, en effet, du pouvoir de fait, sans parler du pouvoir de droit, que les clercs exercent sur les sacrements ? On est contraint d'accueillir cette question qui est posée de deux côtés à la fois. Du côté de l'Eglise comme Peuple de Dieu, en raison des thèses de Vatican II. Et du côté du monde, dans la mesure où les modèles sociologiques de l'autorité et du pouvoir semblent remis en cause. Pour notre part, nous pensons que ce n'est pas perdre son temps que de réfléchir à ces questions. Car il est vraisemblable que ce n'est pas seulement en s'« insérant » dans une activité professionnelle profane (ce qui n'est pas critiqué ici) que le prêtre résoudra la question de son rôle ou de sa fonction spécifique dans l'Eglise et dans le monde.

Les revanches de l'Absolu.

Dernier élément de notre diagnostic : devant le vide spirituel qui existe au cœur d'un monde « unidimensionnel », les hommes d'aujourd'hui — et même des athées — se sentent attirés ou aspirés par ce que l'on pourrait appeler des compensations ambiguës : l'hindouisme ou autres religions orientales, ésotérisme sous toutes ses formes, nouvelle religion des signes du zodiaque avec un appel aux voyantes extra-lucides, etc. Ne s'agit-il pas ici de la revanche d'un « spirituel » qui n'ose plus ou qui ne peut plus dire son nom ? Nous nous en voudrions d'ailleurs de limiter le phénomène à ses aspects aberrants. Il y a conjointement, dans notre monde, une authentique *aspiration* à ce qui dans l'homme est plus que l'homme et une *désespérance* qui prend l'allure du nihilisme destructeur. L'Eglise se sent interrogée. Elle sait bien que le Dieu dont elle voudrait témoigner est encore tout autre chose que Celui qui vient combler un vide ou boucher un trou. Mais elle détecte dans ces aspirations les conséquences d'une lacune. N'est-ce pas, en effet, la question du sacrement, au sens large, qui est indirectement posée ? N'y aurait-il pas un lieu, des actes,

des signes où l'attestation visible et joyeuse de la « réussite » de la destinée humaine serait assurée par la grâce de Dieu lui-même ? La réponse n'est pas facile, car l'Eglise doit tout autant redouter un nouvel ésotérisme (qui rendrait la religion chrétienne bien inoffensive pour le monde) qu'un platonisme désincarné (qui réintroduirait un nouveau dualisme).

Tels sont les éléments d'un diagnostic que nous avons retenus pour notre sujet, sans prétendre être exhaustif. Nous voilà tout naturellement amené à réfléchir non seulement sur les rapports de la liturgie et du sacrement, mais encore sur l'enracinement des sacrements dans la vie de l'Eglise et d'une Eglise, signe pour le monde.

II. LITURGIE ET SACREMENT : DEUX PRINCIPES FONDAMENTAUX

Nous n'avons pas l'intention de laisser de côté toutes les questions posées par notre diagnostic. Mais, pour poursuivre la comparaison médicale, nous n'allons pas immédiatement proposer une thérapeutique. Il est nécessaire de revenir à des principes fondamentaux, pour mieux orienter la pratique ou mieux inspirer la pastorale.

Avant de rappeler deux principes très simples, destinés à protéger un équilibre menacé, nous pensons nécessaire de nous arrêter quelques instants sur le culte chrétien, afin de mieux comprendre ce que nous mettons sous les mots.

Petit prélude sur le culte chrétien.

Le culte ! Voilà bien un mot qui ne dit pas grand chose à nos contemporains, un mot devant lequel des prêtres découvrent en eux une allergie (« Il faut alléger le culte ! » « Comment être missionnaire, si l'on doit assurer le culte ? »). Ce vocabulaire porte en lui une sclérose que l'on

pressent à travers les formules : « aller au culte », « les représentants du culte ». Personne ne niera que l'on se trouve en présence d'un problème qui ne concerne pas seulement les prêtres, mais les communautés chrétiennes tout entières. N'y aurait-il pas erreur sur le fond ? Quand on entend critiquer le « culte », de quoi parle-t-on exactement ? On parle d'une certaine forme de cultualisme, on évoque aussi la quantité des cérémonies, on redoute l'assimilation du prêtre chrétien au prêtre païen, on dénonce le formalisme pharisaïque : toutes choses qui ne sont pas malsaines. Mais, au juste, qu'est-ce que le culte en esprit et en vérité ? Et où s'exerce-t-il ? Où se vit-il ?

Si l'on veut être fidèle à l'incarnation de Jésus Christ et à l'enseignement de l'Écriture (spécialement de saint Paul), on doit, semble-t-il, tenir les deux affirmations suivantes, qui sont au cœur de la dimension sacramentelle du christianisme.

D'une part, le culte chrétien est *toujours spirituel*, au sens scripturaire du mot : c'est un culte qui exprime la vie selon l'Esprit de Dieu (et non point un culte « cérébral »). Être chrétien, c'est vivre sa vie, toute sa vie, selon l'Esprit de Dieu et par l'Esprit ; on dirait volontiers que la vie du chrétien est une vie qui dit : « Abba, Père », par l'Esprit. Pour parler simplement, *le culte chrétien est un culte « spirituel », aussi bien à la messe que dans la rue.*

D'autre part, le culte chrétien est également *toujours « sacramentel »* (au sens large du terme). Si ce mot fait difficulté, disons simplement que le culte chrétien se traduit toujours par une attitude profondément humaine, visible, tangible, manifestée. Que l'on parle de témoignage, de patience dans la vie, de pardon des ennemis, de courage pour s'engager dans la Cité, il y a toujours de quoi voir et de quoi entendre¹. *Le culte est toujours — d'une manière ou d'une autre — de nature « sacramentelle », aussi bien à la messe que dans la rue.*

Ces remarques préalables sont essentielles si l'on veut éviter les deux pièges de la *pure intériorité* et de la *pratique pharisaïque*. Nous pressentons que l'objectivité sacramentelle et la nécessaire intériorité vont de pair, dans tout l'ensemble de la vie chrétienne. Pas de conscience pure (sub-

1. Puisque nous employons le mot « entendre », nous n'oublions pas l'importance majeure de la Parole. Si nous ne nous étendons pas sur ce point, ce n'est pas que nous le minimisons, bien au contraire ; nous l'englobons plutôt dans l'ensemble de la visibilité sacramentelle.

jectivisme), pas de christianisme sans conscience (ritualisme). Il nous fallait réaffirmer ces vérités sur la nature du culte chrétien, car elles constituent le tissu fondamental sur lequel peut se détacher la différence entre les actes sacramentels et le reste de la vie. A ce niveau de profondeur, l'« abandon du culte » n'aurait pas de sens, puisqu'abandonner le culte, ce serait abandonner le christianisme lui-même.

Cela dit, nous pouvons tenter de formuler deux principes, qui sont, nous semble-t-il, à la source des problèmes actuels de liturgie².

Premier principe : pas de liturgie sans sacrement.

Une liturgie qui se déploierait sans référence (intérieure) à la vie sacramentelle de l'Eglise serait à la limite quelque chose de monstrueux. Notons quelques excès possibles :

La liturgie se voudrait une fête, mais elle ne serait rien d'autre qu'une *festivité religieuse*, sans enracinement dans le Corps du Christ, sans être animée de son Esprit. A ce niveau-là, nous en serions réduits à un folklore chrétien.

La liturgie deviendrait du *rubricisme* ou du ritualisme. C'est ce qu'elle est devenue malheureusement, en période de fixisme sacramentel. On s'est reposé, un peu trop facilement, sur les rubriques, parce que tout le sacramentalisme était dominé par l'*ex opere operato*. Puisque nous avons un principe de validité assuré, il suffisait de mettre au point les règles de fonctionnement, jusque dans le moindre détail.

La liturgie serait à la merci des évolutions *culturelles*. Elle deviendrait tout simplement le jouet d'un mimétisme socio-culturel. On ne peut pas dire que l'on y ait toujours échappé. Il y a longtemps que l'on a noté, par exemple, l'influence des rituels de la cour impériale sur nos liturgies. Le danger est bien connu : la religion devient de la culture, dès lors que la civilisation change. La critique des « jeunes » (et des moins jeunes) est sévère sur ce point. Quand la litur-

2. Pour combler les lacunes de notre article, nous nous permettons de renvoyer à nos deux articles : *La Pastorale des sacrements dans une vue théologique de l'ensemble de la pastorale*, dans *La Maison-Dieu*, n° 88, pp. 5-22 ; *Les sacrements dans la vie de l'Eglise*, dans *La Maison-Dieu*, n° 93, pp. 39-59.

gie décroche de son inspiration sacramentelle, elle devient archéologie, musée, objet de curiosité...

En bref, une liturgie sans sacrement est une parure, un vêtement qui habille une action « mystérieuse » (un mystère qui réside derrière ou en dessous). On « fait » des cérémonies. L'esthétique se mue en esthétisme. La relation à Jésus Christ est confondue avec un certain frémissement du sacré, etc.

Qu'y a-t-il, au fond de tout cela ? Le principe le plus clair pourrait s'énoncer ainsi : lorsque la liturgie s'éloigne du sacrement, elle s'éloigne de son sens, de sa source ; elle perd son enracinement en Jésus Christ, dans l'humanité corporelle du Sauveur habitée par l'Esprit. *La liturgie puise donc au sacrement comme à sa source ; elle y puise la source de son sens et de son expression.*

Toute réforme liturgique qui ne serait pas en relation étroite avec les sacrements et avec le sacrement de l'humanité du Christ court le risque du dessèchement ou de la prolifération. Dans les deux cas, anémie ou cancer, il y a danger pour la liturgie, donc pour le culte spirituel et pour l'ensemble de la vie chrétienne.

Deuxième principe : pas de sacrement sans liturgie.

L'autre principe, complémentaire, va de soi : il n'y a pas de sacrement sans liturgie. Des sacrements sans liturgie, cela voudrait dire que Jésus Christ a posé des actes privilégiés, essentiels au salut de l'homme, mais que ces actes seraient en quelque sorte enfouis dans la vie du Christ et qu'il n'y aurait aucune Eglise pour les célébrer et pour en vivre. Dès lors comment connaîtrait-on le salut qui nous vient du Christ autrement que comme un souvenir ? Mais Jésus lui-même a pris soin de couler dans le geste rituel et liturgique de la Cène tout le contenu de la Croix. Ce rapport Cène-Croix éclaire tout le sens des rapports entre liturgie et sacrement.

Si donc le sacrement se détachait de la liturgie, s'il devenait comme un « sacré » enfoui, non célébré, plus ou moins immanent à la vie, alors il apparaîtrait comme l'acte d'un *souvenir* d'allure magique. Mais surtout, sans liturgie, le sacrement se détacherait de l'Eglise elle-même ; il n'aurait

pas d'enracinement dans le Peuple de Dieu ; il serait sans rapport réel, visible, tangible avec le monde où vivent les chrétiens. Sans la liturgie, le sacrement « s'aplatit » sur le monde, il perd finalement sa spécificité et peut entraîner la disparition de l'identité chrétienne. Par la liturgie, le sacrement apparaît bien comme un acte du Christ, mais un acte du Christ posé par une Eglise, vécu en Eglise ; et de plus, un acte du Christ qui retentit sur le monde où il se célèbre : un événement du monde³. Le sacerdoce du Christ, qui a — si l'on peut dire — son armature dans les gestes sacramentels, devient sacerdoce visible de l'Eglise par la liturgie ; il se donne une expression ecclésiale, il est l'œuvre du Peuple de Dieu.

Lorsque le sacrement s'éloigne de la liturgie, le Christ s'éloigne de son Eglise et son Eglise s'éloigne du monde, au moment même où elle croit peut-être s'en rapprocher. C'est dire que si la liturgie a besoin du sacrement comme de sa source, *le sacrement a besoin de la liturgie comme de son expression essentielle, pour être le sacrement de l'Eglise, et le sacrement d'une Eglise pour le monde*⁴.

En bref, si nos deux principes sont vrais, ils ont des conséquences pastorales que nous pouvons déjà formuler :

3. On entend souvent opposer (chez les prêtres et les chrétiens) les événements du monde, qui eux ont tout leur poids, et les « choses » internes à l'Eglise, sous-entendu sans grand intérêt. Cette dichotomie est pénible et stérile. Car le jour où un baptême, une eucharistie ou une lecture de la Parole de Dieu n'a plus rien à voir avec le monde, on peut se demander ce qu'il en est de Jésus Christ lui-même. Sans oublier, bien entendu, la réciproque.

4. Paradoxalement, nous pensons que la liturgie est un lieu essentiel de la rencontre de l'Eglise et du monde, ou encore du mystère du Christ avec la vie des hommes. Ne voyons pas là du tout un plaidoyer pour le fixisme ! Bien au contraire. Nous voulons dire que la Parole de l'Eglise pour le monde ne peut pas faire l'économie de l'expression liturgique ou du visage que l'Eglise se donne dans le monde.

Lorsque le christianisme se désintéresse de la liturgie, il perd quelque chose de son corps, il perd l'exigence de son expression, il se contente d'idéologie, il ne va pas jusqu'au bout de la confrontation entre la foi et la culture de son temps.

Certes, c'est bien la charité qui est le tout de la vie chrétienne et de la vie de tout homme. On se souviendra toujours utilement que les réformes liturgiques ne doivent pas faire oublier les problèmes du tiers monde, de la justice, de la paix... C'est tout à fait vrai. Mais comment savons-nous que la charité est le tout de la vie chrétienne, sinon par l'acte de la Mort-Résurrection du Christ ? Et comment cet acte prend-il son enracinement humain sacramentel, sinon par la liturgie qui le célèbre et qui doit le dire en langage d'aujourd'hui ? Sans la liturgie, le sacrement est une source scellée. A la limite, sans la liturgie, la charité ne serait plus reconnaissable comme un Don et comme le sommet de la gratuité de Dieu en l'homme.

Il n'y a pas de *problème sacramentel* qui n'ait de répercussions *liturgiques*. Vouloir résoudre les questions concernant le baptême des enfants, la pénitence ou le mariage, uniquement par des discussions, des changements de mentalité, une bonne évangélisation, etc., c'est se cacher la dimension *rituelle* (et non ritualiste) du problème.

A l'inverse, il n'y a pas de problème de *liturgie* qui n'ait une incidence *sacramentelle*. C'est pourquoi, il faut affirmer ici, quitte à le répéter plus loin, que la pastorale liturgique ne peut rester longtemps une pastorale liturgique ; elle est aussi, inévitablement, une *pastorale sacramentelle*.

III. LES DANGERS D'UNE PASTORALE SACRAMENTELLE ISOLÉE

Nous allons bientôt retrouver les problèmes posés dans notre diagnostic initial. Mais il faut encore insister sur l'importance de l'attention à accorder aux *sacrements dans la liturgie*, précisément à un moment de la vie de l'Eglise où tout laisse à penser que les vrais problèmes sont ailleurs. C'est là une question d'équilibre pastoral, qui pourrait bien être aussi un équilibre théologique.

Il y a deux manières, en effet, de déséquilibrer la vie de l'Eglise et sa mission, en matière de sacrements : soit en n'en parlant jamais (parce que l'on n'a pas le temps), soit en s'en occupant en vase clos ou à l'aide de spécialistes (la liturgie est une occupation « en soi »). Nous voudrions rappeler ici les dangers de ce « splendide » (!) isolement.

Dangers pour la pastorale sacramentelle elle-même.

On ne saurait assez le souligner : la pastorale liturgique et sacramentelle ne peut agir en vérité si elle n'est pas constamment affectée, touchée, imprégnée ou même contestée par la vie apostolique de l'Eglise. Les pasteurs, qui ne s'embarrassent pas de formules, disent plus simplement :

« Votre liturgie, ça ne colle pas, ça ne rejoint pas la vie des gens... » C'est peut-être un jugement sommaire. Mais ce sont des critiques qu'il faut savoir accepter, même si des efforts louables ont été accomplis pour que les réformes liturgiques ne soient plus le produit de la seule relecture de la Tradition ou l'émanation de la science et de l'imagination (respectables) d'hommes de bureau.

Il est inutile, semble-t-il, de s'attarder longuement sur le manque à gagner qui en résulte pour la vie sacramentelle et pour la liturgie. Alors que la liturgie est faite (aussi et pas uniquement) pour exprimer le christianisme vécu dans la vie, elle continue malheureusement d'apparaître étrange, étrangère, ésotérique. Et comme le besoin de célébrer est profondément enraciné au cœur de l'homme et des groupes humains, on risque de se créer des liturgies où l'on célèbre « la vie », sans trop savoir de quelle vie il s'agit⁵.

Dangers pour les autres aspects de la vie de l'Eglise.

Lorsque la pastorale sacramentelle vit de sa vie propre et quasi isolément, elle n'informe plus les autres dimensions de la vie de l'Eglise. Il en résulte des conséquences fort regrettables :

D'une part, le christianisme tend à devenir *idéologie*, même sous prétexte de sa relation à la Parole de Dieu. On risque, en effet, de se servir de la Parole de Dieu pour la faire « coller à la vie ». Rien de plus étranger à l'esprit même de la Bible. Les prophètes ont été les plus ardents défenseurs de la Parole de Dieu comme provocation, comme perturbation, comme puissance de conversion. Certes, la meilleure manière de recevoir cette Parole n'est peut-être pas de la multiplier quantitativement (à cet égard la réforme de la liturgie de la Parole pourrait être mal comprise). Pas davantage, il ne suffirait de procéder par analogie : ce qui se passe de nos jours nous « fait penser » à ce qui est arrivé à Abraham, David ou telle autre figure biblique ; nous n'aboutirions qu'à un piètre moralisme. Il

5. L'apport des sciences humaines serait extrêmement précieux sur ce point, comme sur d'autres. Voir, par exemple, *La Maison-Dieu*, n° 91. — Sur la liturgie comme « célébration de la vie », cf. encore notre article : *Les prêtres et la liturgie*, dans *La Maison-Dieu*, n° 97, pp. 58-75.

faut seulement souhaiter que la célébration liturgique bien menée réalise l'unité profonde entre la vie de tous les jours, la Parole provocatrice et le sacrement qui convertit l'action humaine pour en faire une vivante offrande à la louange de la gloire de Dieu.

D'autre part, le christianisme tend aussi à devenir une *force de transformation du monde*, dépouillé qu'il est de son secret eschatologique. La Mission deviendrait alors une opération politique supérieure, et non plus l'annonce bienheureuse du *Royaume de Dieu*. Loin de nous la pensée de mépriser les problèmes politiques : on sait trop qu'ils conditionnent actuellement l'exercice même de la charité personnelle et collective. Nous croyons seulement qu'il faudrait pouvoir mener de front le ré-investissement du langage et de l'action des chrétiens dans le « politique », et la critique radicale que la Parole de l'Évangile et le mystère du Christ apportent à toute construction de la Cité humaine. Une vie apostolique sans sacrement devient bientôt un dynamisme qui a perdu son pôle, sa source et sa grâce, et qui, du fait même, risque de se perdre dans des absolus devenus idoles ou dans un relativisme sans espérance.

Ces quelques remarques ne sont, au fond, que des rappels. Il s'agit d'une urgence qui nous concerne tous, quel que soit notre tempérament spirituel. Car la situation actuelle oblige à une sérieuse révision de comportement, aussi bien de la part de ceux qui sont épris de liturgie que de ceux qui sont tendus vers une Église engagée, aussi bien les verticalistes que les horizontalistes, pour reprendre une distinction trop spatiale. Le problème n'est plus celui de l'étiquette que l'on se donne ou que les autres nous attribuent. Il est plutôt celui d'un lien indispensable, parce que vital, entre les aspects indissociables de la vérité chrétienne, laquelle serait menacée d'éclatement sans cette communion.

C'est en fonction de cette tâche que nous voudrions proposer maintenant quelques lignes de force de la pastorale sacramentelle, tant pour le renouveau de la pastorale des sacrements que pour les liens à établir entre cette pastorale et l'ensemble de la Mission de l'Église.

IV. LIGNES DE FORCE D'UNE PASTORALE SACRAMENTELLE DANS L'ENSEMBLE DE LA MISSION DE L'ÉGLISE

Nous ne prétendons pas proposer un programme. Ce serait prétentieux. Nous voudrions plutôt mettre quelques accents sur l'ensemble d'une pastorale complexe. En raison même des lignes qui précèdent, nous développerons notre pensée selon deux axes : d'une part la revalorisation du sacrement ; d'autre part les liaisons organiques que requiert normalement une pastorale sacramentelle.

Le renouveau du sens du sacrement.

La rénovation d'une pastorale sacramentelle est d'abord le fait d'une action concrète, qui ne saurait d'ailleurs faire fi de tout le travail antérieur, mais qui doit se situer dans son prolongement. Cependant, nous pensons que cet effort pastoral doit s'accompagner d'un effort de réflexion sur la théologie sacramentaire. Pour présenter les lignes de force de cette réflexion, nous nous appuierons volontiers sur trois dimensions du sacrement, en les énonçant ainsi : le sacrement est d'abord un *acte du Christ* (source et terme théocentriques du sacrement) ; puis un acte du Christ posé par *un peuple ecclésial* ; enfin un acte qui s'effectue *dans le monde et pour le monde*. Ces trois dimensions définissent trois tâches de la pastorale sacramentelle de notre temps.

Redéfinir l'objectivité sacramentelle.

Un chrétien ne doit jamais penser que le danger vient de la conscience. Ce qui est dangereux pour le christianisme comme pour l'homme, c'est une conscience folle, sans appui, sans repères objectifs. Or, les repères anciens ont plus ou moins « craqué », d'un point de vue culturel. La

théologie de l'*ex opere operato*, qui est restée longtemps comme le rempart de la théologie des sacrements, dans l'Eglise catholique, est actuellement comprise de manière magique ; elle ne semble pas intégrer suffisamment les requêtes de la foi et les exigences de la conscience. Nous l'avons souligné dans notre diagnostic. Il s'agit au fond d'un problème d'*anthropologie*. Comment retrouver ou redéfinir l'objectivité sacramentelle grâce à des éléments anthropologiques (plutôt qu'*une* anthropologie) faisant droit à ces requêtes de la foi et de la conscience humaine ?

D'une part, il faudrait développer l'objectivité sacramentelle, plus encore qu'on ne l'a fait, *dans le sens du signe et du signe symbolique*. Le vocabulaire de la cause (le sacrement qui « produit ») ou de la contenance (le sacrement qui « contient » la grâce) ne rejoint plus nos contemporains. Grâce à la catégorie du signe, on peut espérer faire reconnaître — et faire vivre — l'originalité de l'acte sacramentel. L'homme moderne est peut-être capable de comprendre que ce qui se passe dans les signes et par les signes n'est pas réductible à ce qui se mesure scientifiquement, au quantifiable. Les réalités de l'amour en sont l'exemple le plus manifeste. On devrait pouvoir montrer que lorsqu'un signe est posé, il se passe quelque chose, qui est autre chose que la seule prise de conscience d'une réalité déjà là. Le signe, pourvu qu'il soit signifiant, fait exister ce qui n'existait pas encore, du moins pas de la même manière. L'originalité de l'acte posé là donne corps à ce qui n'était pas vraiment attesté de la même façon. Mais la réalité signifiée ne sera jamais atteinte comme une réalité qui se cache derrière le signe ; elle ne sera rencontrée que par la médiation du signifiant. Et du même coup, le signifiant sera « désobjectivé », il aura médiatisé la rencontre entre le Christ et les hommes. Dès lors, nous pouvons dire que l'originalité de l'acte sacramentel, comme son objectivité, implique — loin de les exclure — l'engagement de la foi et des consciences croyantes, la collaboration de Dieu et de l'homme, la médiation objective de la communauté ecclésiale⁶.

D'autre part, l'objectivité sacramentelle ne devrait pas

6. Il semble que la définition de l'Eglise comme signe formulée par Vatican II n'ait pas encore développé tous ses effets ; elle coexiste avec une autre théologie plus objectiviste. Bien des problèmes pastoraux sont liés à ce conflit de deux théologies (y compris, croyons-nous, la théologie de la mission).

être centrée sur les choses, sur les signes pris dans leur matérialité (on en est bien incapable d'ailleurs dans des sacrements comme la pénitence ou le mariage, du moins en principe). Il faudrait alors développer, tant dans l'action que dans le langage ou l'expression poétique⁷, une objectivité *de type relationnel*. Des spécialistes rendraient un grand service aux pasteurs en analysant ce qui se passe dans les relations humaines, qui utilisent la plupart du temps des signes matériels. Au niveau même des relations par signes, on découvrirait une « ontologie humaine fondamentale », laquelle serait débarrassée d'un individualisme ou d'un idéalisme toujours menaçants pour la personne. Cela paraît clair, par exemple, pour ce sacrement de l'amour qu'est le mariage. On retrouverait le même bénéfice, en ce qui concerne le baptême des enfants. En effet, nous ne pouvons pas renier toute une tradition chrétienne qui nous dit clairement que l'efficacité sacramentelle ne se réduit pas à la prise de conscience d'une réalité spirituelle. Bref, un langage sacramentel du type de la relation pourrait nous faire comprendre (et faire comprendre aux hommes d'aujourd'hui) que la primauté de Dieu, sans supprimer la participation active de l'homme, ne se mesure pas à ce que la conscience réflexe peut en appréhender.

Nous nous contentons ici de souligner un point important de la recherche, en espérant que des théologiens plus compétents sauront apporter des réponses appropriées car, sur ce point comme sur d'autres, la nécessité de la recherche rejoint l'urgence de la demande des pasteurs.

Lier étroitement les sacrements à l'Eglise-Sacrement.

Il s'agit là d'un thème particulièrement mis en évidence à la suite de Vatican II, encore que le Concile n'ait pas eu le temps d'en tirer les conséquences en ce qui concerne les sacrements.

Ce qui est affirmé ici, c'est qu'aucun sacrement ne peut être célébré sans que l'Eglise soit elle-même engagée dans cette célébration et par conséquent sans donner un visage d'elle-même. Les sacrements de l'Eglise et l'Eglise des sacrements sont étroitement solidaires : vouloir construire l'une

7. Nous ne pouvons que faire allusion ici à la poésie. Mais, dans la situation actuelle de désintégration des langages, le langage poétique apparaît comme le seul capable de faire percevoir l'action de Dieu sans la faire entrer en conflit avec les modes de pensée scientifiques.

sans se préoccuper des autres, et inversement, c'est faire un travail de Pénélope. La question pastorale la plus pertinente à se poser serait peut-être celle-ci : lorsque je célèbre tel sacrement, quelle est l'Eglise que je construis ? quel est le peuple qui y participe ? ou encore : quel visage donnons-nous à l'Eglise ? On pourrait ainsi voir s'il n'y a pas contradiction, ou du moins distance douloureuse, entre l'Eglise que nous proclamons et l'Eglise que nous sommes.

C'est ici que la liturgie porte sa plus lourde responsabilité. Car c'est elle qui est chargée de donner « visage ecclésial » aux sacrements, c'est elle qui fait de toute célébration l'œuvre d'un peuple se reconnaissant comme le Peuple de Dieu, c'est elle qui donne corps à l'acte public de l'unique sacerdoce du Christ par l'Eglise. Qu'en est-il exactement ? On pourrait se demander si l'imagination pastorale n'est pas trop freinée ou sclérosée, à tel point que les sacrements sont encore une puissance de grâce, permettant aux individus de vivre moralement leur vie humaine. Et pourtant, les sacrements sont d'abord ce qui donne visage à l'Eglise. Voilà aussitôt l'Eglise interrogée, pour qu'elle se demande en quoi cette communauté qui célèbre se reconnaît dans son unique Seigneur comme en sa source et l'implore pour sa conversion et pour un authentique témoignage.

Rendre aux chrétiens le sens d'une vie sacramentelle qui « habite » toute l'activité humaine.

Le sacrement n'est pas un acte isolé, il n'est même pas seulement une célébration ecclésiale. Il est encore le « foyer » qui éclaire une dimension de toute l'existence humaine et qui rejoint, par le fait même, la sacramentalité « diffuse » au cœur du mystère de la création. Sans ces racines humaines, le sacrement risque toujours d'être une plante « posée » sur la vie de tous les jours.

On comprend dès lors que la vie apostolique, les engagements dans le monde, les activités et les passivités humaines ont un sens ou un aspect « sacramentel » (au sens large), parce que tout cela peut prendre valeur de signe et tout cela a besoin d'être constamment converti par Dieu, ou plus exactement converti par le Christ qui a levé définitivement l'ambiguïté du créé, tel que l'homme se l'est approprié.

Nous ne voudrions pas que les réflexions qui précèdent puissent être mal interprétées. Nous ne prôtons pas du

tout cette manière de faire qui consiste à diluer le sacrement dans la vie, à reconnaître le sacrement partout, ou encore à « célébrer la vie » sans autre précision (ce qui pourrait être une façon de se célébrer soi-même, ou du moins d'en appeler à une transcendance vague et diffuse). Nous pensons que la reconnaissance de la dimension sacramentelle de toute l'existence suppose une *relation dialectique* avec un « lieu » où le sacrement est explicitement attesté, manifesté et livré par l'Eglise, autrement dit un lieu où le Christ est reconnu comme le Sauveur et le Seigneur de la création. En d'autres termes, il n'y a pas de salut de l'univers sans une communauté-Eglise où ce salut est attesté et livré. Il n'y a pas de libération possible de l'humanité, sans le sacrement où le Christ livre sa mort et sa résurrection pour fonder le Royaume universel.

Ces quelques réflexions trop brèves voulaient simplement attirer l'attention sur la nécessaire réconciliation et le nécessaire équilibre (souhaités par tous) entre *l'apostolat et le sacrement* : il nous semble impossible que de tels vœux soient réalisés sans le lien que nous avons évoqué. Peut-être touchons-nous là à un problème-clef de la pastorale contemporaine.

Deux remarques.

Si cet équilibre entre le sacrement et la vie humaine est assuré, alors la foi chrétienne peut se permettre d'être plus audacieuse et plus capable de contester le monde. Le sacrement apparaît en effet comme *la sauvegarde de l'originalité de la foi chrétienne*. Qu'est-ce qui distingue un chrétien d'un non-chrétien ? Il est bien difficile de répondre à cette question, si l'on se situe seulement au niveau du comportement, au niveau de la matérialité des actes posés, au niveau de la générosité humaine. Dans la mesure où le sacrement aura vraiment prise sur l'humain (et ne sera pas considéré comme de l'étrange ou de l'ésotérique), alors l'Eglise donnera moins l'impression de mettre l'Evangile au service de la réussite du monde, de se comparer aux révolutionnaires avec toujours l'ombre d'une mauvaise conscience. Elle parlera de l'engagement, ou plutôt elle en parlera moins parce qu'il sera effectif, mais elle osera dénoncer l'ambiguïté des entreprises humaines, sans faire appel à des anthropologies dépassées. Encore faut-il pour cela que le sacrement soit

reconnu comme un signe et un signe efficace pour l'homme de notre temps.

Si l'on veut que les sacrements soient vraiment vécus en Eglise, c'est-à-dire qu'ils soient l'œuvre du Peuple de Dieu (selon le sens étymologique du mot « liturgie »), il est certain que *le ministère pastoral* devra encore accepter des évolutions. L'autoritarisme, en matière sacramentelle, ne fait qu'accroître la distance entre les clercs et les chrétiens. On entend parfois les uns se plaindre du verticalisme de l'autorité des prêtres, tandis que les autres repoussent la trahison horizontaliste. N'y a-t-il pas là une mauvaise querelle ? Ce qui est urgent, c'est que les chrétiens se sentent concernés par les réformes liturgiques, sinon ils ne comprendront jamais que la liturgie est l'œuvre d'un peuple. La liturgie est en quelque sorte un test du sens du ministère dans l'Eglise ; elle dit comment l'autorité est vécue. Ce n'est pas pour rien que les paroles du Christ sur le « service » ont été dites à la Cène. La liturgie apparaît ainsi comme le lieu de manifestation de la fonction d'autorité : un *signe autorisé* du Christ-Tête, mais un signe qui est vécu sous la forme du *service* d'un peuple actif.

Les liens organiques de la pastorale sacramentelle avec l'ensemble de l'activité de l'Eglise.

Le renouveau de la pastorale et de la théologie des sacrements ne peut se faire en vase clos. Nous dénonçons plus haut le danger d'isolement. Mais il ne suffit pas de promouvoir un esprit, de changer des mentalités, il faut encore, puisque le mystère de l'Eglise est visible, que les liens entre le sacrement et toute l'action pastorale soient noués jusque dans les structures de l'Eglise. C'est le sens des considérations pratiques qui suivent.

Intéresser le Peuple de Dieu à la célébration des sacrements.

Il faudra encore beaucoup de temps pour que le peuple chrétien se sente partie prenante de la célébration des sacrements. Jusqu'ici bien des efforts ont été faits pour la préparation (que l'on songe à la pastorale du baptême

des enfants), bien des recommandations ont été données en ce qui concerne la fructification des sacrements, mais beaucoup de chemin reste à faire pour que le peuple chrétien découvre sa responsabilité dans la célébration elle-même. On a souvent dénoncé chez les fidèles (mais est-ce bon pédagogiquement de le dire ainsi ?) une attitude de « consommateurs ».

Une des raisons des difficultés rencontrées dans la réforme actuelle, c'est que le Peuple de Dieu ne se sent pas vraiment concerné. Il en est de même, toute proportion gardée, pour la constitution des *conseils de pastorale* : les chrétiens sont-ils en mesure ou plutôt en situation de découvrir l'enjeu d'un tel conseil, tant l'habitude est grande de laisser l'Eglise entre les mains des clercs ?

Pour ce qui est des sacrements, la pente sera longue à remonter : on a tellement dit que les prêtres étaient responsables du spirituel que les laïcs se sont sentis exclusivement responsables du monde et de la construction de la Cité. On a un peu oublié de rappeler que les laïcs sont aussi responsables du visage de la communauté chrétienne, donc de la construction de la communauté de foi. Il semble bien nécessaire de réintroduire le laïcat dans sa responsabilité proprement ecclésiale et sacramentelle, sans rien renier de son témoignage par rapport au monde.

Reconsidérer le sens et le but des commissions de liturgie.

Le moment semble venu maintenant de dépasser la conception trop purement liturgique (et même rubriciste) des commissions diocésaines de liturgie. En réalité, nous pensons qu'après les refontes nécessaires, ces commissions seront appelées à se transformer en commissions ou *services de la pastorale sacramentelle*. Il ne suffira pas, certes, de changer une étiquette, il faudra aussi se donner les moyens d'agir et d'animer une telle pastorale.

Or la situation actuelle est souvent navrante : des responsables liturgiques sont là à mi-temps et parfois à quart de temps. De plus, leur mandat est fort limité ; la plupart du temps ils n'ont pas les moyens d'aider réellement les prêtres et les chrétiens ; ils ne sont pas chargés officiellement de suivre les recherches et les initiatives, lesquelles risquent de se développer de façon anarchique. Bien entendu il ne faudrait pas que, pour autant, la responsabilité sacramentelle soit en quelque sorte soustraite à l'autorité des

évêques : il s'agirait bien au contraire de prêtres qui seraient, de cette manière, les auxiliaires de la fonction épiscopale, comme le sont des prêtres chargés de la catéchèse ou de l'évangélisation. Mais précisément, à trop attendre, les responsables risquent d'être débordés ; c'est pourquoi nous plaidons ici, avec toute la modestie de nos moyens, pour que des hommes responsables et compétents soient mis au service de la pastorale sacramentelle qui va rencontrer, dans les mois et les années à venir, des difficultés et un renouvellement de plus en plus grands.

*Faire apparaître l'unité de la mission de l'Eglise
au niveau des conseils de gouvernement de l'Eglise.*

Peut-être faut-il aller plus loin. L'Eglise est un mystère de foi qui dépasse toute connaissance. Mais nous croyons aussi que la manière dont cette Eglise est signifiée n'est pas indifférente à la façon dont ce mystère peut être spirituellement perçu. C'est pourquoi, malgré les tendances anti-institutionnelles actuelles, nous croyons que la composition des *conseils épiscopaux* n'est pas sans signification au regard de l'unité de la mission de l'Eglise. Tout le monde sait bien — et c'est normal — que la composition de tels conseils est marquée par une histoire et par un sain empirisme. Il paraît cependant bien souhaitable, pour la conduite d'un diocèse, que *les fonctions essentielles* de l'Eglise soient représentées au conseil épiscopal (apostolat, enseignement religieux, pastorale sacramentelle). Cet équilibre (qui est à chaque instant en jeu) doit pouvoir être assuré dans l'ensemble des décisions, y compris sans doute jusque dans les nominations. Sinon, c'est la rectitude *formelle* de la mission de l'Eglise qui risque d'être compromise. Bien entendu, on n'oubliera pas les mondes ou les milieux qui ne sont pas atteints par l'Eglise et qui requièrent une priorité pour l'évangélisation. Mais, quelle que soit cette urgence, il faut encore que l'Eglise soit présente avec la vérité totale de sa mission, c'est-à-dire avec les fonctions qui la constituent comme l'Eglise de Jésus Christ.

De telles réflexions, qui n'ont rien à voir avec la haute spéculation théologique, mais qui engagent la « politique » d'une Eglise locale, pourraient être prolongées au niveau de la Conférence épiscopale française. On pourrait aussi, sans manquer au respect, s'interroger sur le sens des dicastères romains à ce sujet : est-il possible de maintenir la

dichotomie entre la Congrégation du culte divin et celle des sacrements, sans provoquer une regrettable dissociation ?

*
**

Pour conclure ces réflexions qui nous ont entraîné jusqu'aux aspects les plus pratiques de l'action ecclésiale, comment ne pas faire appel à l'espérance ? Mais l'espérance chrétienne peut faire bon voisinage avec la cohérence. C'est une sorte de plaidoyer pour la cohérence que ces pages ont voulu apporter. La cohérence du mystère chrétien n'est pas un jeu intellectuel, une satisfaction de l'esprit. Elle est aussi le signe de la Vérité chrétienne pour l'homme qui vit dans notre monde et qui est en attente du Royaume. Les sacrements, célébrés en liturgie, ne sont pas toute la vie chrétienne ; mais sans eux la vie chrétienne se déséquilibre et toute la mission de l'Eglise s'en trouve perturbée. Les espoirs que nous avons mis dans le Concile supposent une mise en œuvre qui permette à toutes les dimensions de la vie chrétienne de s'harmoniser, afin que l'Eglise soit le « signe levé au milieu des nations ».

Henri DENIS.

Lyon, le 11 octobre 1970.